HAL
open science

L'imaginaire filmique de jeunes architectes

Laurent Lescop, Bruno Suner

To cite this version:

Laurent Lescop, Bruno Suner. L'imaginaire filmique de jeunes architectes. Poétique(s) du numérique 3, 3, éditions Entretemps, pp.193-210, 2015, Imaginaire et scènes nouvelles des villes, 978-2-35539-160-6. hal-01502105

HAL Id: hal-01502105

https://hal.science/hal-01502105v1

Submitted on 5 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurent Lescop – Bruno Suner *(*)*

L'univers filmique et numérique des jeunes architectes.
(10 ans de courts métrages mettant en scène la ville, les frontières et les traversées)

(*) Enseignants chercheurs à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Nantes 6 quai François Mitterrand BP 16202 44262 Nantes cedex 2 – http://ensanantes.fr/
Mel : laurent.lescop@nantes.archi.fr ; bruno.suner@nantes.archi.fr

Résumé :

Entre 20002 et 2012, les étudiants de master de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes ont réalisé des courts métrages en images de synthèse, dans le cadre de l'Unité d'Enseignement "Architecture en Représentation". Ces films entraient dans un processus de mise au point du projet architectural appuyé sur la notion de conception narrative allant du récit à la forme.

Le thème transversal de ces 10 années et celui de la traversée. La traversée est un vecteur de passage suggérant une part d'abandon, une forme d'inconnu à affronter, une forme de renoncement. Que ce soit la traversée de la Loire, la traversée de l'atlantique pour les esclaves d'Afrique, la traversée du mur de Berlin ou de la présente crise économique, les enjeux, les valeurs, les solutions mobilisées durant ces traversées disent autant du contexte des faits que du moment présent.

Les courts métrages présentent aussi un large éventail de solutions esthétiques, rythmiques, narratives ; ils sont inventifs, souvent drôles parfois très émouvants. Ils présentent aussi, des solutions utopiques ou réelles, poétiques ou réalistes conçues pour une ville en mouvement.

Architecture en représentation

Entre 2002 et 2012, les étudiants de l'école Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes inscrits dans l'Unité Pédagogique Architecture en Représentation ont réalisés des courts métrages en animation. Le thème de la traversée a irrigué l'ensemble des sujets, que ce soit la traversée de la Loire, du Mur de Berlin ou de l'Atlantique durant la traite négrière. Les travaux ont été réalisés sur un semestre (13 semaines) par des étudiants de Master 1 et 2. Ces derniers devaient, dans ce délai restreint, se familiariser avec le sujet proposé, apprendre les outils informatiques, écrire un scénario et un story-board et enfin réaliser un court métrage de 5, 6 minutes. Chaque année, de 7 à 9 films ont été ainsi produits par des étudiants organisés en groupe de 2 à 4 personnes.

Commande et méthode

Quand nous avons proposé l'Unité Pédagogique « Architecture en Représentation », nous faisions les constats suivants : les étudiants construisent leur culture architecturale essentiellement par l'image. Ils vont les collecter dans les revues, les sites internet et par les photographies qu'ils prennent directement. Les étudiants aussi sont de forts consommateurs d'images de fiction qu'ils vont voir au cinéma, sur leur ordinateur et de plus en plus rarement à la télévision. Enfin, les étudiants sont de gros producteurs d'images, par gout et par obligation du fait de leurs études. Toutefois, cette omniprésence de l'image ne s'appuie forcément sur une réelle culture visuelle que cela concerne la sémiologie ou les

principes de composition. La règle des tiers, la question des formats, l'équilibre des masses, l'harmonie des couleurs ou le travail sur les complémentaires sont autant de notions au mieux intuitives au pire complètement ignorées. Or, montrer une architecture ou un ensemble urbain, au-delà des normes attachées à la figuration des plans, des coupes et des élévations, emprunte beaucoup, tant dans le style que les intentions à ce que l'on retrouve dans la peinture ou la bande dessinée[1] même si les intentions des uns diffèrent notablement des objectifs des autres[2]. La première année, nous avons travaillé sur ce que l'on appelle le rendu numérique architectural, autrement dit la figuration du projet en images de synthèse. Nos objectifs étaient de constituer des images justes en regard des phénomènes physiques et particulièrement de la lumière. Mais très vite, les étudiants ne se sont pas contentés des images fixes et ont voulu explorer le domaine de l'image animée. Le manque principal identifié concerne les bases de la narration filmique. Nous consommons les images animées sans apprentissage des règles de cette syntaxe filmique qui s'est élaborée par le cadre, le montage, le rapport sono-visuel au cinéma puis à la TV. Hormis les rares sections cinéma au lycée, nul occasion de s'initier dans le parcours initial des étudiant. C'est sur manque que nous avons réarticulé l'offre pédagogique.

Il a donc été nécessaire de construire des récits justifiant l'enchainement des plans. A l'aube des années 2000, les productions informatiques montrant de l'architecture étaient caractérisées par de longs travellings tels que l'on pouvait déjà les voir dans la remarquable et séminale reconstitution de l'Abbaye de Cluny en 1992[3]. Stan Neumann[4], qui est un des rares réalisateurs au monde qui se soit confronté sur une aussi longue période au défi de filmer l'architecture pour ARTE a pointé les stratagèmes : le truchement de la maquette-jouet qui invite à déconstruire, la temporalité du montage). Invité pour une « master class », il nous a rappelé que filmer l'architecture ne se résume pas à bouger dans un objet statique. Tout mouvement de caméra doit être signifiant et chaque plan, dans sa durée doit raconter quelque chose image après image. Les enjeux se sont dès lors articulés entre l'espace filmé et la question de la temporalité. Une évolution s'est très vite opérée autour de la notion de chronotopie[5] permettant de développer la temporalité de l'architecture, comme par exemple la lumière au cours d'une journée, la vie d'une rue sur 24 heures ou le temps long de l'histoire. Cette approche a donné aux étudiants des arguments puissants pour la défense de leur projet et revendiquer des choix rationnels que l'on peut partager contre des choix de jugement purement esthétiques pouvant être malmenés dans une présentation aux enseignants. La construction de l'argumentaire rationnel a cependant montré ses limites en évacuant la poétique du lieu, la dynamique de création et la notion de référence.

Nous avons alors inversé le mode de production du projet. Plutôt que de partir d'un programme pour lequel il s'est agi de résoudre de nombreuses contraintes, nous avons demandé aux étudiants de partir d'un concept sensible et, de le faire cheminer par la narration vers le projet. Cette approche peut se

---

[1] Jungmann Jean-Paul, L'Image en architecture de la représentation et son empreinte utopique, Savoir-faire de l'architecture, 1996

[2] Dethier Jean, Guiheux Alain (*Sous la direction de*), La ville art et architecture en Europe 1870 1993, Editions du Centre Pompidou, 1993

[3] http://strabic.fr/Cluny-III-en-3D

[4] Stan Neumann est co-réalisateur avec Richard Copans de la série « Architectures » diffusée sur Arte, http://www.arte.tv/fr/la-collection-architectures/2798026,CmC=2798770.html

[5] Notion empruntée à Mikhaïl Bakhtine pour évoquer le lieu et le temps de l'action.

nommer : « conception narrative » (ou narrative design[6]) bien que dans le monde anglo-saxon cette notion recouvre également l'interprétation en plus de la création[7]. Le récit nourrit l'imagination formelle, doit faire image, hypotypose[8]. La conception narrative se fond ici dans les techniques du scénario : il faut créer un contexte, placer des protagonistes, déterminer une situation de départ, un élément perturbateur et une résolution. Le tout est baigné d'un ensemble de valeurs que l'histoire rend explicite. Le projet architectural répond globalement aux enjeux développés par le récit ou pour le moins, permet aux protagonistes d'atteindre la résolution. Le projet découle donc du récit, il en est un des éléments et non pas juste le décor-réceptacle. Il nous apparait que 90 % du travail de conception du projet est accompli dès lors que le récit et le « décor-actant » ou décor-protagoniste » est en place. Pas toujours simple d'en convaincre les étudiants. La mise en forme dans les codes architecture venant parachever une proposition qui prend déjà tous ses appuis dans le court-métrage. C'est probablement pour cela que beaucoup de films réalisés durant ces 10 ans, présentent des architectures dynamiques, animées ou en mouvement. Le lieu n'est pas qu'un réceptacle, il est agissant.

Vers la ville 2.0

Imaginons un Julien Gracq né de la génération Y, se souvenir de ses jeunes années à Nantes et de rédiger ce qui serait la forme d'une ville 2.0., peut-être serions surpris d'y croiser un éléphant géant, des bosquets en forme d'oiseaux endormis dans le Jardin des Plantes. Sans doute serions-nous charmés d'une forme de douceur imprégnant la ville, que caractérisent ces groupes allongés sur les plages vertes de la Loire, ces promeneurs nonchalants se souhaitant une bonne journée après avoir parfois échangés quelques mots. Mais, ne serions-nous toutefois pas étonnés d'y retrouver une extraordinaire précision spatiale et temporelle dans les descriptions et les parcours, chacun des souvenirs étant scrupuleusement situé, au lieu près, à la date près.

N'y manquerait que ces quelques jours durant lesquels le téléphone portable avait été perdu.

Julien Gracq progresse à Nantes dans une ville de passages et de frontières[9], les interdits contraignant son parcours intégrant ainsi une forme d'errance dans un espace subjectivé. Notre Julien 2.0 est connecté, sa mémoire n'a pas la nécessité de se charger en souvenirs, son « nuage » s'en charge, il a délégué ce service à son dispositif nomade, qui est son extension, son cordon ombilical social. Mais est-il pour autant libéré de ses émotions et de ses affects ? Probablement pas ; ce Julien 2.0, c'est l'étudiant à qui nous proposons de réfléchir sur la ville en passant d'une fiction du souvenir à la fiction d'une ville à faire. Dans les deux cas, l'histoire, les émotions, les sensations urbaines, les envies et les désirs se matérialisent en récits, en un imaginaire puissant. Début 2002, Nantes commence sa mue. Le projet de l'urbaniste paysagiste Alexandre Chemetoff[10] est encore dans l'imaginaire post-industriel, mais les Géants de Royal de Luxe sont passés par là et ont fortement imprégné l'imaginaire collectif, charpenté les relations humaines. Il alimente celui des étudiants et dans « Larguer les amarres[11] », la

---

[6] Smartt Bell Madison, Narrative Design: Working with Imagination, Craft, and Form by Bell, W. W. Norton & Company, 2000

[7] Coates Nigel, Narrative Architecture: Architectural Design Primers series, AD, Wiley, 2012

[8] Le Bozec Yves, L'hypotypose : un essai de définition formelle. *In*: L'Information Grammaticale, N. 92, 2002. pp. 3-7.

[9] Gracq Julien, La Forme d'une ville, José Corti, 1989

[10] Masboungi Ariella (Sous la direction de), Nantes : La Loire dessine le projet, Editions de la Villette, 2003

[11] Réalisé par Oana Buticas, Gabrielle Lebreton et Julie Lemasson, 2006

Petite Géante[12] vivante et agissante, prend la ville comme terrain de jeu. Elle découvre et expérimente les cinq sens et d'un éternuement, détache l'Ile de Nantes, qui part rejoindre l'océan.

Une ile à investir.

Ce qui caractérise alors le centre de l'agglomération Nantes et qui se nomme désormais « l'Ile de Nantes », c'est un ensemble de friches, de délaissés, d'espaces ouverts faisant face aux façades chancelantes du Quai de la Fosse. Le personnage de « Piquer/Coller[13] » va trouver là, dans les décharges situées en pleine ville, les ressources pour fabriquer son habitat mobile. Rejeté il est encore libre de s'installer où il le souhaite dans les vastes délaissés de la ville, mais son habitat se révèle dangereux. Blessé, il franchira le pont pour rejoindre la vraie cité où il trouvera soins et amour. Le paysage décrit dans ce film devient un véritable témoignage de ce qu'a été le site avant sa radicale transformation en quelques années.

Piquer/Coller

Larguer les amarres

De territoire abandonné, l'Ile de Nantes devient un quartier fortement attractif entrainant de profondes modifications dans la façon d'y circuler. Les transports doux sont favorisés et les voies urbaines, qui autrefois sectionnaient fortement le paysage, sont réduites, contraintes, afin d'obliger les usagers à prendre les transports en commun, tandis que la maille urbaine est réduite, les ilots redécoupés. Une période de transition s'installe pendant laquelle les pratiques anciennes de circulation tentent de se maintenir dans un système qui ne les accepte plus. Il en résulte des engorgements dramatiques, en particulier pour les traversées de la Loire. La situation perçue est telle que le film « Seed 359[14] » imagine la situation où la nature se rebelle. Une graine magique va transformer tout ce qui est métallique en végétal, les structures vont alors pousser et se développer à grande vitesse apportant un chaos indescriptible dans cette ville nouvellement rénovée. La circulation devient alors impossible. A l'inverse, les films "Question d'Attraction" et "Le Mal du Maire[15]" se fondent dans l'esthétique de la compagnie « la Machine[16] » en proposant des traversées ludiques et poétiques, à bord d'un manège-tyrolienne pour le premier et d'une pieuvre géante pour le deuxième. Dans

---

[12] La Petite Géante est l'une des marionnettes géantes conçue par Royal de Luxe pour leur spectacle, en particulier pour le « Voyage du Sultan ».

[13] Réalisé par Jean-Paul Desroses, Agnieszka Kaczmarek, Anna Lewicka et Germin Pasgrimaud, 2006

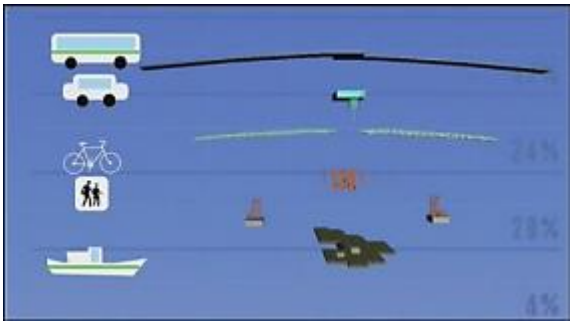
[14] Réalisé par Sarah Bouchet, Thomas Danin, Cécile Jacquat, 2007

[15] Réalisé par Mélanie Arciniega, Mélanie Ollivier, Anne-Héloïse Thuaud, 2007

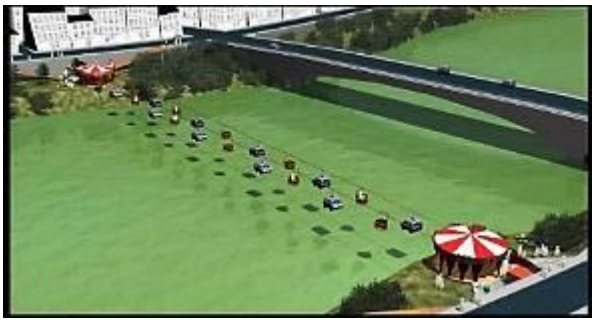
[16] Compagnie de François Delarosière, créateur des Machines de L'ile : l'éléphant, le Manège des Profondeurs et concepteur de « l'Arbre aux Hérons ».

« P'Ile[17] », la solution architecturale induit une pratique urbaine originale et conceptuellement déroutante. Au pont correspond habituellement un vecteur unique : on traverse passant d'une berge à l'autre. Le court-métrage propose une gare fluviale insérée dans l'une des piles d'une structure traversant la Loire. Ce faisant, les usagers arrivent au milieu du pont faisant naître ainsi une possibilité de choix rare pour de tels objets : aller d'un côté ou de l'autre, vers une berge ou vers l'autre.

Seed 359



P'Ile



Question d'Attraction

Le Mal du Maire

En vis-à-vis de l'Ile de Nantes, le quartier Malakoff porte la réputation des zones où se concentre la pauvreté. Le plan est de détruire les plus hautes tours afin d'aérer l'espace. Dans le film « Pas Sortis de la Berge[18] », un élément extérieur perturbe la destruction de la tour. Le bâtiment s'écroule en travers de la Loire. Les anciens habitants, désespérés d'avoir dû quitter leur logement, se précipitent pour le réoccuper, transformant ainsi l'ensemble en pont habité. Mais, tel en un rêve de Claude Parent[19], les habitants doivent désormais habiter l'oblique et inventer des aménagements ludiques et joyeux.

Pas Sortis de la Berge

[17] Réalisé par Laurent-Xavier Michaud et Rebecca Raynaud, 2007

[18] Réalisé par Adel Maza, John Freyssinet et Nadia Ropert, 2007

[19] Claude Parent, *Vivre à l'oblique*, avec Paul Virilio, 1970, et *Le Cœur de l'oblique*, réédition Poche en 2004 et 2005, Jean-Michel Place, Paris.

Les chaines du passé

La mémoire de la traite négrière à Nantes est chargée de signes et de rumeurs. Les signes, ce sont les immeubles d'armateurs avec leurs mascarons à faces négroïdes qui ornent les pilastres, les rumeurs ce sont celles des anneaux, toujours présents dans les caves, censés avoir été des points d'enchaînement des esclaves africains[20]. De fait, l'odonymie trahit de rares noms, ce passé reste caché bien que le port de Nantes ait armé le plus grande nombre d'expéditions[21] avec un regain d'intensité alors que l'interdiction de trafic était signifiée et ce, jusqu'à la proclamation de l'abolition. Dès 2002, le projet de mémorial est adopté, mais sa fonction et sa symbolique font débat. Tombeau de la mémoire[22] pour les uns, il s'oppose à des projets d'avantage portés vers l'avenir (l'actualité des formes d'esclavagisme moderne et la recherche historique sur le commerce triangulaire) que sur la contrition.

En partenariat avec l'association « les Anneaux de la Mémoire[23] », les étudiants ont travaillé en 2008 sur ce qui peut nourrir le projet d'un lieu de réflexion et d'échanges rapidement nommé le « World Fair Trade Center », implantés sur les trois continents impliqués dans la traite atlantique, et bien entendu à Nantes. Mais avant de présenter un bâtiment, les étudiants ont eu besoin de se raconter cette histoire et de la rattacher au présent, de se l'approprier et d'y projeter leur propre affect. Dans « sound of Jamestown[24] » un jeune africain pense qu'il n'appartient plus à ce monde, l'histoire de sa déportation le faisant trop souffrir, une petite fille viendra toutefois la ramener dans la vie en l'invitant à suivre un orchestre avec elle. Dans « L'autre rive[25] », une enfant encore suit le long voyage de ses parents, l'autre rive n'étant pas celle des Amériques, mais celle de la mort et de la peine éternelle.

sound of Jamestown

L'autre rive

Mais le film le plus radical sera « Jéféneg[26] ». Alors que son village parait paisible, un africain est enlevé de chez lui et est proprement désarticulé pour pouvoir entrer dans la calle du navire, mais de fait, cette calle et ce navire, ne sont qu'une forme déviante du jeu Tétris, où les esclaves noirs remplacent les pavés de couleur. Insouciant, un jeune nantais, joue à la console empilant et entassant encore les corps d'ébène. Pourtant l'un d'eux semble se révolter vouloir stopper la partie. Déstabilisé le joueur tombe

---

[20] Guillet Bertrand, Entre refoulement et reconnaissance, occultation et exposition, comment s'est constituée, durant le XXe siècle, la collection sur la traite des Noirs au musée de Nantes, *In* Situ [En ligne], 20 | 2013, mis en ligne le 11 février 2013, consulté le 20 juillet 2014. URL : http://insitu.revues.org/10137 ; DOI : 10.4000/insitu.10137

[21] Petre-Grenouilleau Olivier, Les traites négrières, La Documentation Française, 2004

[22] Krzysztof Wodiczko choisit par Nantes, est le spécialiste de la mémoire de la Shoah.

[23] http://anneauxdelamemoire.org/

[24] Réalisé par Claire Girardeau, François Lebeurrier et Aurélie Averty, 2009

[25] Réalisé par marcAntoine Bouyer, Anthony Brihault, Mariane Gruel et Thimothée Naux, 2009

[26] Réalisé par Amélie Bodenreider, Cyprian Czyzewski, Nicolas Kovalenko et Eric Martin, 2009

sur le trottoir et ne reprend conscience qu'à la vue d'un couple, incarnation parfaite des personnages de son jeu. Ensemble, ils iront à l'inauguration du World Fair Trade Center .

Jéféneg

Les étudiants ont surtout vu dans la question de la traite atlantique les racines d'une exploitation des ressources africaines[27] qui se perpétue sous des formes différentes. En traitant le problème de la traite par des questions contemporaines, les films « court circuit[28] » et « La poiss'[29] » font le pari que l'attention de leur contemporain sera meilleure. « court circuit » évoque l'exploitation des femmes et particulièrement de la prostitution, « La poiss'» de la pêche et de la privation des ressources primaires. L'un et l'autre de ces films se posent, d'une certaine manière, en opposition à un mémorial pouvant laisser penser que l'histoire est close, que la période des traites, dont il faut se souvenir, renvoie à un passé révolu. En insistant sur les permanences d'une économie d'exploitation, ils montrent que le système se perpétue sous des apparences différentes.

Court circuit

La poiss'

[27] Etemad Bouda, L'héritage ambigu de la colonisation: Économies, populations, sociétés, Armand Colin, 2012
[28] Réalisé par Morgane Demanche, Bleuenn Simon et Pauline Stern, 2009
[29] Réalisé par Kevin Caillaud, Albane Goraguer, Nelly Mathis et Johanna Ruelland, 2009

Autonomie et nomadisme

Alors que les alarmes sur l'avenir de la planète se multiplient, la question des constructions économes en énergie et en matériaux se pose de façon prégnante. Très vite nait une dialectique entre une forme d'économie à grande échelle et une recherche d'autonomie visant à gérer sa propre consommation. Le problème ressemble un peu à l'allégorie de la danse de Kundera[30] alors qu'il évoquait le communisme : soit on est intégré au groupe mais on en subit le fonctionnement, soit l'on est seul et l'on assume les conséquences. Le réseau électrique européen est un peu cette danse. Il est fortement connecté [31] et est donc très sensible à des évènements ponctuels et à la discipline générale. Le réseau électrique doit en permanence équilibrer la demande avec l'offre, autrement dit, la production et la consommation. Une rupture à un point du réseau et c'est l'ensemble du système qui bascule dans le noir comme cela a été le cas le 4 novembre 2006[32]. Cette interdépendance rend fragile le développement des énergies douces, certaines, telle l'éolien, étant trop aléatoires pour ne pas devoir être compensées par des productions à réactivité immédiate telle que le charbon.

L'autonomie de production engendre d'une certaine manière une forme d'autonomie d'habitation ce qui renvoie aux questions de production de sa propre énergie, de l'auto-construction et de façon paradoxale, d'une forme de nomadisme. Car en effet, les habitations répondant à ces critères sont plutôt des habitations nomades. Or le nomadisme renvoie aux roulottes des Roms et donc à une forme d'insécurité alors que la question est plus complexe dans l'évolution de la ville[33]. Jacques Attali en 1990[34] écrivait dans une démonstration prospective, qu'il existera plusieurs types de nomadisme : « l'hyper-nomade » représentant des couches supérieures de la société, le « nomade » appartenant aux strates intermédiaires et le sédentaire, cloué sur place par son indigence. Dans le même ouvrage, il montre que ce qui faisait la sédentarisation s'est dématérialisé entrainant ce qui fait l'essence même de son appartenance au lieu : le téléphone et le courrier. Il peut dès lors soit transporter sa maison, soit se loger dans un abri partagé par d'autres nomades. Comme cela a toujours été dans l'histoire, le nomade et le sédentaire[35] opposent deux modes de fonctionnement antagonistes, sources de perpétuelles tensions.

Dans les fictions des étudiants le nomadisme peut cependant être contraint. Le film « Easyflyer[36] » en fait une question de survie dans un monde qui disparait sous les flots. Dans « Homeup [37]», le chômage met à la rue un jeune couple qui tente de survivre de quelques notes de musique. Comme dans « Piquer/Coller » évoqué plus haut, les poubelles servent d'infinies réserves en matériaux. Toutefois, contrairement au précédent film, quelques années se sont écoulées et Nantes est gentrifiée. La solution consistera à construire une greffe sur de l'existant.

---

[30] Kundera Milan, Le Livre du rire et de l'oubli, Gallimard, 1987
[31] http://www.rte-france.com/fr/nous-connaitre/qui-sommes-nous/rte-au-coeur-de-la-dynamique-europeenne
[32]http://www.robert-schuman.eu/fr/questions-d-europe/0046-la-panne-electrique-du-4-novembre-2006-un-plaidoyer-pour-une-veritable-politique-europeenne-de
[33] Radkowski Georges-Hubert de, Anthropologie de l'habiter : Vers le nomadisme, PUF, 2002
[34] Jacques Attali, Lignes d'horizon, Fayard, 1990
[35] White Kenneth, L'Esprit nomade, Le Livre de Poche, 2008
[36] Réalisé par Goulven Jaffrès, Simon Jouën, Julian Höll et Charlotte Stalanowski, 2011
[37] Réalisé par Celia Castanedo, Hélène Guillot, Clarisse Patoz et Louis Torres Arenas, 2011

easy flyer

Homeup

Une solution similaire est proposée par le très beau « Roule ton cirque[38] ». Un cirque, figure même du nomadisme décalé, arrive dans une ville grise et peu accueillante. Nulle place où construire le chapiteau, l'hostilité affirmée des habitants sont autant de contraintes que devront réduire les artistes. Le chapiteau, sculpture cinétique, sera suspendu dans la ville et offrira des numéros d'équilibres et de mouvements. Un petit garçon, attiré par la couleur, découvrira que la joie et l'enthousiasme produisent l'énergie électrique nécessaire à l'illumination du spectacle.

Roule ton cirque

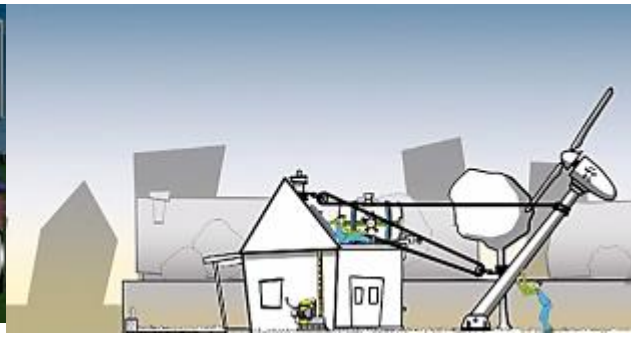
Le nomadise peut être aussi de l'ostracisme. L'article 32terA définit les campements et cabanes comme des constructions illicites, c'est la loi LOPSI 2[39]. « Loppsi[40] » présente une forme de matérialité de ce que serait un réseau d'échange alternatif parce que contraint. Rejeté aux confins de la ville, précipité dans un ravin mais sauvé par une corniche, un sans-abri se découvre des compagnons d'infortune dans la même situation. Ils tendent une corde entre leurs parapets grâce à laquelle ils échangent leurs maigres biens. Cette corde devient toile permettant aux nouveaux venus, rejetés également, de bénéficier d'un réseau d'entraide.

[38] Réalisé par Marion Angebault, Emeline Pothier et Esther Sélo, 2011
[39] http://www.senat.fr/dossier-legislatif/pjl09-292.html
[40] Réalisé par Camille Breton, Adeline Robineau et Noémie Gervais, 2011

Loppsi

Cette question énergétique irrigue également la réflexion de deux autres films. Il existe en effet une économie verte poussant à consommer vert[41]. D'un marché à l'autre, il ne s'agit pas d'être plus vertueux ou plus respectueux de la planète, mais simplement de changer d'étal et de continuer de répondre à un capitalisme peint en vert. « call of duty[42] » ou « le pionnier[43] » portent un discours parodique et critique sur la mode de la consommation verte, portée par un discours comminatoire et culpabilisant[44].

call of duty



le pionnier

in/un-plug

Pour les auteurs de « in/un-plug[45] », quand l'individu perd tout, son corps reste son dernier refuge, mais lorsque le corps devient malade, il devient alors une prison de laquelle il faut pouvoir s'échapper.

---

[41] Vargas Elodie, Le greenwashing ou la séduction entre le dit et le non-dire : études de procédés discursifs, 2009, http://langues.univ-lyon2.fr/sites/langues/IMG/pdf/Vargas-2009.pdf

[42] Réalisé par Isabelle Czaja, Louise Loquais et François Daigre, 2011

[43] Réalisé par Nicola Barbisan, François Chesnot et Olivier Gaborit, 2011

[44] Une approche de discours critique est proposé par François Stéphane, L'écologie politique : Une vision du monde réactionnaire ? Réflexions sur le positionnement idéologique de quelques valeurs, Cerf, 2012

[45] Réalisé par Morgan Almasa, Mathieu Comte et Hamza El Houari, 2011

La question posée est celle de l'ultime frontière, de la perception de son propre espace, de ce que l'esprit construit au-delà de la matière ou de la matérialité.

L'autre Dessau

L'unité pédagogique Architecture en Représentation a cultivé depuis son origine une coopération continue avec l'Ecole d'architecture de Dessau. Dessau est une ville d'Allemagne Orientale connue pour avoir abrité le Bauhaus chassé de Weimar. Des architectes et artistes de renom tels que Walter Gropius, Hannes Meyer, Ludwig Mies van der Rohe, Vassily Kandinsky, Paul Klee, Marcel Breuer, Johannes Itten, László Moholy-Nagy, Oskar Schlemmer pour n'évoquer que les plus connus[46] ont ouvert au monde une source créative qui est, près d'un siècle après, toujours aussi fertile. Pour preuve, sont qualifiées de « mobiliers contemporains » les créations de cette période. Dessau, pionnière dans l'industrie aéronautique avec l'entreprise Junkers[47], l'utilisation du gaz, puis de l'électricité en ville, le tramway et le réseau ferré, a accueilli le Bauhaus en raison de son dynamisme . L'arrivée des nazis marquera le premier déclin de la ville. Exilés à Berlin, le Bauhaus fermera rapidement son école ventilant ses professeurs et son enseignement dans le monde entier, favorisant ainsi, paradoxalement, la diffusion et la notoriété de cette brève expérience. Dessau n'est pas seulement connue pour le Bauhaus ou Junkers, Le Zyklon B a été fabriqué dans la Dessauer Werke für Zucker und Chemische Industrie, la cheminée de la sinistre usine est toujours visible dans le centre-ville. A la fin de la guerre, occupée par une garnison soviétique, la ville continue son repli, à la chute du mur, le mouvement s'accélèrera pour faire de Dessau une « shrinking city [48]» ne maintenant un semblant de densité qu'en s'associant avec sa ville voisine de Roßlau.

En 2010, les étudiants allemands et français ont travaillé sur la mémoire qui ne se transmet pas. Nés après la chute du mur, les étudiants allemands n'interrogent que rarement leurs parents sur ce qu'a été leur vie avant 1989. L'exercice a permis l'ouverture de la parole, la fiction permettant de dire sans juger. Pour les étudiants français, cela a été source de révélations générant une forte empathie qu'ils ont traduit visuellement. « The Wings Of Changes[49] » montre ainsi l'incommunicabilité entre un père et son fils. L'échec professionnel du père donne de lui une image dévalorisante que l'enfant refuse en s'enfermant dans un monde d'images télévisées. Mais le père réagit et décide de conduire son enfant dans l'usine Junkers, désormais en friche, dans laquelle il travaillait. Ensemble, ils construiront un avion dans lequel ils se retrouveront. Dans « la bouteille et l'enfant [50]», c'est la question de la requalification des friches qui est convoquée, proposant un espace ludique là où ne restent que des ruines.

---

[46] Droste Magdalena, Bauhaus 1919-1933, Taschen, 2006
[47] Sundermann Manfred, Junkers.Dessau, Anhalt Edition Dessau, 2002
[48] http://bauhaus-online.de/en/stiftung-bauhaus-dessau
[49] Réalisé par Marcin Keidos, Pierre Chancerel e Sylvain Desnoë, 2010
[50] Réalisé par Alexandre Bourdon, Olivier Guérin, Antoine Lagat et Raphaël Raveneau, 2010

The Wings Of Changes

la bouteille et l'enfant

D'un mur à l'autre

Deux officiers, se surveillent à la jumelle, ils sont de part et d'autre du CheckPoint Charlie. Ordre est donné : il faut construire une tour de surveillance plus haute que celle du camp d'en face. La course est lancée tandis qu'un malheureux tente par tous les moyens de passer à l'ouest. Les tours prennent de la hauteur, de plus en plus haut jusqu'à vaciller, flageoler et finalement s'écrouler l'une contre l'autre, se figeant sous la forme d'une arche gigantesque d'Est en Ouest, merveilleuse métaphore la confrontation des blocs est-ouest en miroir. Et tout le monde de se précipiter sur cette passerelle inespérée.

Face à Face

Ce film, « Face à face[51] » a été réalisé dans la cadre de l'anniversaire de la chute du mur de Berlin. Pour des étudiants nés au début des années 90, le rideau de fer est une histoire appartenant déjà au passé. La traversée de la frontière est/ouest, les images de l'ours soviétique, la menace des missiles, tout cela a été emporté par le temps et d'autres menaces plus contemporaines. Le mur reste cependant un objet référentiel, bien qu'il n'en subsiste plus que de courts tronçons, non loin de l'immeuble de la

[51] Réalisé par Emeline Termet, Christelle Morisset, Charles Coiffier et Clément Perraudeau, 2008

Gestapo sur la Niederkirchnerstraße, le long de la Mühlen-straße, laStresemannstraße, et quelques panneaux sur la PostdamerPlatz ou dans l'EastSide Gallery. Le mur tel que nous le connaissons est en fait la face occidentale, remarquable à ses panneaux verticaux surmontés d'un bourrelet et ce que nous appelons mur était en fait un dispositif pouvant être à certains endroits particulièrement épais, dégageant un no man's land, truffé de système de défense et d'obstacles mortels. Le mur, sur ces 43 km en intra-urbain, comprenait 7 points de passage entre les secteurs Ouest (américains, anglais et français) et Est (soviétiques), le poste-frontière de Friedrichstraße Checkpoint Charlie, est demeuré le plus célèbre. Il faut se souvenir que le mur n'a été érigé qu'en 1961[52] (le 22 aout), qu'il n'existait auparavant qu'un marquage contrôlé. Le 27 octobre 1961, un évènement particulièrement grave va singulariser CheckPoint Charlie et lui donner une notoriété internationale. Suite à une provocation américaine, dix chars soviétiques vont faire face à dix tanks américains à quelques dizaines de mètres de distance. La troisième guerre mondiale a manqué de se déclencher ce jour-là.

CheckPoint Charlie reste aujourd'hui un lieu de tourisme et a développé pour cela un vocabulaire iconique[53] : la cabane, le drapeau et surtout le fameux panneau en quatre langue «You are leaving the american sector», «Vous sortez du secteur américain». Lieu de présentation et de représentation, il deviendra signal et repère pour des démonstrations ou contestations politiques et décor de crise pour le cinéma et la littérature[54]. Pour les étudiants architectes, le sujet a donc été de réfléchir à la préservation de la mémoire du lieu, sans pour autant, comme on le voit souvent, proposer de reconstruire le mur. Les propositions ont cherché à contextualiser la proposition en l'inscrivant dans un récit structurant. On l'a vu ainsi, dans « Face à face », la proposition de passerelle nait de la destruction imaginaire de deux tours symbolisant la course aux armements.

Murmures

Dans « Murmures[55] », un homme et une femme sont brutalement séparés par le mur de Berlin. Lui d'un côté, elle de l'autre. Elle crie son nom, le mur l'absorbe. Elle revient tous les jours, mais ses appels sont retenus par ce mur. Elle n'est plus seule, d'autres mêlent leur voix mais le mur les retient toutes. Le mur se remplit de prénoms, se gorge de cris et d'appels sans fin pour finir par gonfler, craqueller, se fendiller. Elle appelle encore une fois, le mur ne peut plus rien retenir, il se rompt, il explose et libère des milliers de noms, de suppliques qui emplissent le ciel et retombent en pluie de larmes anciennes.

---

[52] Brigouleix Bernard, 1961-1989 : Berlin, les années du mur, Tallandier, 2001

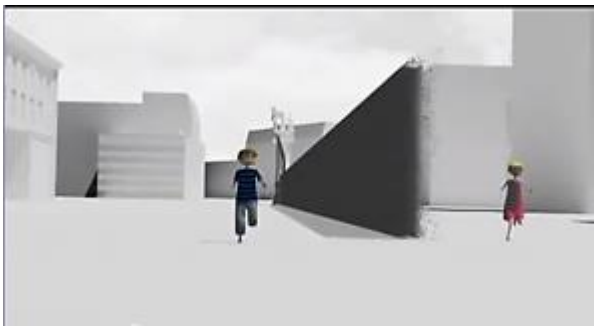
[53] Lescop Laurent, À la recherche de la frontière effacée:le mur de Berlin.Le palimpseste Checkpoint Charlie *in* Catala Michel et al., Frontières oubliées frontières retrouvées : Marches et limites anciennes en France et en Europe, PU Rennes, 2012

[54] Lescop, *op cit*

[55] Réalisé par Hélène Daniel et Mélanie Girardin, 2008

Elle le voit maintenant, ils se retrouvent. Les noms deviennent des traces visibles dans la ville, un peu à la manière de ce que l'on voit aujourd'hui pour rappeler les exactions de la seconde guerre mondiale.

Le film « Life ground Charlie[56] », met lui en scène deux enfants lancés dans une course éperdue, ils tentent de se rejoindre mais un mur se matérialise entre eux au fur et à mesure de leur progression. Ils courent et courent, deviennent adultes, mais jamais ne parviennent à passer le mur. A un moment pourtant, le mur se dématérialise, c'est trop tard, ils disparaissent également en un tapis de fleurs. Leur trace fait figure de souvenir, alors que d'autres enfants viennent jouer.



Life ground Charlie

Pour les futurs architectes la métaphore devient parfois littérale. Dans « Ce souvenir [57]», CheckPoint Charlie est mis sous cloche, c'est la fameuse boule à neige, dans « Chrysalis[58] », la restructuration est végétale et organique. Ce sont des visions qui paraissent utopiques, impossibles à construire, pourtant à bien regarder, des boules à neige géantes sont régulièrement construites comme celle de l'architecte Jacques Rival qui a enveloppé la statue monumentale équestre de Louis XIV à Lyon durant la fête des lumières[59]. L'architecture végétale fait immanquablement penser à Patrick Dougherty[60] et ses installations végétales.

Ce souvenir

Chrysalis

[56] Réalisé par Clément Gorioux et Julie Kowalczyk
[57] Réalisé par Sophie Besseau, Nadine Khalil, Anaïs le Grand et Charlotte Mahé, 2008
[58] Réalisé par Solène Jacob et Cyril Boudigues, 2008
[59] http://www.archizip.com/293804/3435497/projects/i-love-lyon
[60] http://www.stickwork.net/recent/

Changement de vocabulaire

Après une dizaine d'année à travailler pour le format écran, les étudiants ont été amené à réfléchir la narration filmique sur un support beaucoup plus large et contraignant : l'écran du dispositif Næxus. Næxus se présente sous la forme d'une bulle immersive équipée dans son espace intérieur d'un écran panoramique et d'enceintes pour la restitution sonore tridimensionnelle. La projection se fait sur un écran cylindrique d'1 m 50 de hauteur et de 12 mètres de longueur. L'image environne l'utilisateur, lui procurant une forte sensation immersive. Cela signifie aussi que le spectateur ne pourra voir l'ensemble de l'écran puisque l'image outrepasse son champ de vision. Il s'agit donc d'inventer de nouvelles formes d'écritures pour une configuration à la fois spectaculaire dans les effets qu'elle produit, mais également contraignante.

Le sujet donné en 2012 est « Nantes 2030 » en relation avec une grande enquête menée par la ville[61]. La prospective a cela de particulier, c'est qu'elle ne parle que d'aujourd'hui avec les mots et technique du moment. L'enquête a donc montré l'attachement des habitants à leur ville, mis en avant les questions de densité urbaine, de cohésion sociale, des nouveaux moyens de transport et de la gestion verte de la ville. Les étudiants ont encore une fois été bien plus pessimistes, montrant une fois encore, la disjonction entre les discours et les faits. Des histoires foncièrement dystopiques ont montré Nantes engloutie, asphyxiée par la pollution, asséchée ou virtualisée. Seul le film « la Petite Hollande » a proposé une version idéalisée en bannissant totalement les voitures au profit des vélos.

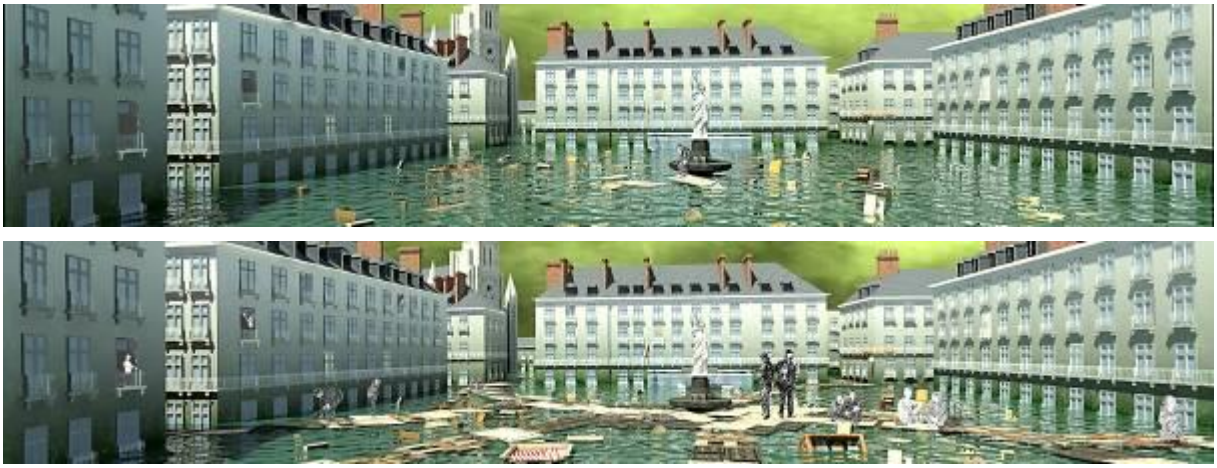
Mais revenons aux solutions visuelles et de mise en scène offertes par les étudiants. Pour rappel, le spectateur se tient au centre d'un cylindre ouvert sur lequel une image de déploie à 220°. Cet angle correspond à l'extrême limite du champ de vision, la limite visuelle étant de 62° de chaque côté soit 124°. L'image dans la proportion de 16/3 fait 4096 pixels de large pour 768 de haut, ce qui sort largement des standards habituels. Le film « Lavau[62] » a choisi la solution de l'image sans perspective dans la pure tradition de la tapisserie de Bayeux. L'action s'y déploie de droite à gauche montrant la progression de la ville vers l'estuaire de la Loire. Le spectateur suit donc l'action au fur et à mesure de son développement dans le temps du récit et sur la surface de l'écran. Seuls quelques points d'inserts, situés à gauche de l'image (la destination de l'intrigue) se signalent par des indices sonores.

Lavau

[61] http://www.mavilledemain.fr/

[62] Réalisé par Alice Moreau, Joël David et Claire le Cam, 2012

Autre solution avec « BZH – Bienvenue en Zone Humide[63] ». Nantes est inondée et la place Royal devient une scène de théâtre. La caméra est fixe et l'action se déroule dans le champ de vision du spectateur, les mouvements d'entrées et de sorties de champ se font dans le cadre du décor, comme cela se fait dans une scénographie classique. Les déformations de la perspective se trouvent dans la zone de vision monoculaire. De petits évènements se déroulent malgré tout dans les limites du champ visuel rendant l'ensemble de la scène plus vivante encore. Le film s'organise autour d'un long plan séquence.



BZH

« Agrikultur [64]» et « Underground[65] » ont opté pour une mise en scène et un découpage classique. Le spectateur se focalise sur le centre de l'écran et l'outrepassement du champ de vision participe à la sensation d'immersion. En termes de découpage, la durée des plans n'affecte pas la compréhension du récit, en revanche si le travelling procure des sensations visuelles fortes, le panotage procure un effet de déséquilibre désagréable. Le défi d'Agrikultur a été de cadrer un gratte-ciel dans ce format panoramique magistralement relevé par le mouvement d'ascension et le zoom arrière final.

Agrikultur

[63] Réalisé par Monica Loza Herrera, Mirwais Rahimi, Sayed Rodullah Sadat et Jérôme Sautarel, 2012
[64] Réalisé par Margaux Bouvier, Cédric Dussart et Anaelle Vittaz, 2012
[65] Réalisé par Charlotte Savoie, Nicoletta Leone et Lionel Kergot, 2012

Underground

Dernier type de solution proposé par le film « la Petite Hollande[66] » évoqué plus haut. L'écran est divisé, enrichi, porte des informations graphiques en 2D et des scènes en 3D, alterne les prises de vue réelles avec les images de synthèse. La bande son, particulièrement riche, vient faire une démonstration parallèle à l'image en donnant à entendre les bruits d'aujourd'hui et ce que pourrait être l'ambiance sonore d'une ville sans voiture. Le principe est celui d'un travelling permanent en un long plan séquence, comme filmé par une caméra portée par l'un des protagonistes. L'image produite ressemble assez fortement à ce que l'on pourrait imaginer être une vision augmentée.

la Petite Hollande

La culture du virtuel

L'ensemble des films présentés dans cette rétrospective est moins marqué par la culture cinématographique que de celle du numérique. Nous l'avons évoqué en introduction, la ville peut être analysée selon des critères spatiaux et/ou des critères d'échanges sociaux. L'Agora peut être ainsi soit la place en ville soit le lieu où se nourrit le débat. Ces dernières années, des interrogations se développent autour de ce que l'Internet produit comme agora : est-ce un déplacement, une

[66] Réalisé par Nayara Sampaio Gomez, Coralie Dumont, François Barcelo-Chatelier, Herbert Marchessou, 2012

duplication ou une augmentation ? Derrière se cache l'idée de l'espace total[67] découvert et intrusif. Les textes vieillissent vite et les propositions connaissent une obsolescence rapide due à l'arrivée de nouvelles technologies et à l'évolution des pratiques, des recompositions s'opèrent assez rapidement. L'Agora spatiale virtuelle se détache de son modèle réel en intégrant de très nombreuses dimensions, dont, bien entendu cette dimension qu'est l'information en temps réel, c'est ce que l'on comprend comme la ville augmentée ou « La ville 2.0, complexe...et familière[68] ». L'Agora sociale subit également une forte mutation du fait de la disparition, dans l'espace virtuel, des gardiens du savoir[69]. De nouveaux types de groupements sociaux s'opèrent, faisant redescendre dans l'espace réel les débats du virtuel, ce que l'on a vu dans ce que l'on a appelé le « Printemps Arabe »[70].

Les films intègrent ou suivent cette tectonique des idées. De la rétrospective présentée ici, l'on retire que ce qui caractérise profondément les mondes virtuels, que ce soit les jeux ou des applications autres, c'est la notion de transgression. Ce qui motive le joueur c'est de pouvoir transgresser les valeurs du monde réel : la position sociale, le respect des lois ou de la morale, les limites du corps ou de l'esprit, les lois de la physique. Ce qui a intéressé les étudiants, c'est de pouvoir transgresser les lois urbaines. Ainsi la ville de transgression s'oppose à la ville de régulation, plus l'espace 1.0 est régulé, plus l'espace 2.0 sera transgressé. Dans les histoires présentées, cet aspect se retrouve tout le temps, de la traversée hors les ponts au parasitage des villes, de la ville utopique à la ville distopique, de la ville historique à la ville narrative. C'est probablement pour cela que les films autour du thème de CheckPoint Charlie ont été les plus intéressants, car ils superposaient à la régulation d'une mémoire de transgression (franchir le mur), des projets transgressant le récit du réel.

Tous les films n'ont pas été évoqués malgré les qualités de certains. L'ensemble des films présentés dans ce texte et les autres sont visibles sur la chaine Youtube : http://www.youtube.com/user/ENSANantes/playlists

Nous remercions nos intervenants réguliers ou ponctuels : Marc Gransard, Mark ar Ruz, Jean-Manuel Esnault, Xavier Bendel, Ronan Courtes, Valentin Grimaud, Emmanuelle Gangloff, Stan et Julien, sans qui les films n'auraient pas été aussi réussis. Nous remercions également nos étudiants qui nous ont suivis dans ces expérimentations narratives et filmiques…

[67] Lussault Michel, L'Homme spatial : La construction sociale de l'espace humain, Seuil, 2007
[68] Eychenne Fabien, La ville 2.0, complexe...et familière, fyp, 2008
[69] Bronner Gérald, La démocratie des crédules, PUF, 2013
[70] Tout en étant prudent pour ne pas confondre concomitance et induction : http://leplus.nouvelobs.com/contribution/583988-printemps-arabe-les-reseaux-sociaux-suffisent-ils-a-renverser-un-regime.html